

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: La pagination est comme suit : [197] - 228 p.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LES
Annales Térésiennes

PUBLICATION MENSUELLE



IX ANNEE — 7me LIVRAISON

MARS 1895



MONTREAL

ARBOUR & LAPERLE, Imprimeurs-Relieurs

421 RUE ST-PAUL

LES ANNALES TERESIENNES

9me ANNÉE

MARS 1895.

7me LIVRAISON

SOMMAIRE

LES CONCLUSIONS D'UN LIVRE. — SOUVENIRS DE COLLÈGE.
(SUITE.) — L'ÉDUCATION : RÉFLEXIONS PROPOSÉES A
NOS ÉLÈVES. — ECHOS DE L'ACADÉMIE. — PETITE
CHRONIQUE. — NOTES DU MOIS. -- PLACES DE SEMAINE.

LES CONCLUSIONS D'UN LIVRE.

Il y a quelques mois, M. L. O. David publiait sous le titre de « Mes contemporains » un volume d'études biographiques. L'apparition d'un livre est toujours un événement dans notre petit monde littéraire : cet événement devient considérable, quand le livre est une œuvre sérieuse, originale, forte d'idées et de style, ayant avec cela la senteur du terroir laurentien et portant un nom d'auteur qui s'impose à l'attention publique comme celui de M. David. Un pareil livre enrichit notre littérature, agrandit notre domaine intellectuel et partant ajoute au patrimoine national. De plus, c'est un gage de vitalité pour le peuple qui garde ainsi, sans le laisser dépérir ni s'amoindrir, l'un des meilleurs apanages de ses ancêtres : je veux dire cet *argute loqui* des vieux Gaulois que signalait César.

M. David est bien, ici, dans son rôle de patriote : en nous donnant son livre, il sert encore la cause nationale. Il fait honneur au génie de notre race. Il commande le respect, sinon l'estime de notre langue, lui qui manie si bien cette prose française que Louis Veillot appelait *un môle outil, bon aux fortes mains*. En nos jours troublés par tant d'audaces, M. David est resté fidèle à la tradition du grand siècle, du siècle de nos origines ; et c'est une jouissance que de trouver dans son livre cette langue ferme et précise, ce français de vieille race qui habille la pensée plutôt qu'il ne la pare, toujours simple, vrai, modeste, j'allais dire franc et sans dol comme l'âme elle-même de l'écrivain.

Et les portraits que M. David écrit dans ce style sont vivants de ton et de couleurs : on les sent faits d'après nature et par un maître. Ce n'est pas que tous les personnages de cette galerie soient des canadiens illustres. Plusieurs d'entre eux n'ont eu qu'une heure de célébrité. S'ils ont brillé, un instant, dans notre monde politique, ç'a été comme des météores qui passent sans laisser de trace. Pour les tirer de l'oubli où ils sont entrés, il ne fallait rien moins que le talent de M. David. Mais ce talent est si vigoureux qu'il a réussi, non-seulement à faire revivre, mais à rendre intéressantes, attachantes même, ces figures oubliées. M. David excelle à saisir une physionomie physique ou morale. Personne mieux que lui ne sait en dessiner les contours, tracer les grandes lignes, dégager les reliefs, marquer les contrastes, ménager dans le portrait l'ombre et la lumière.

Mais, je me hâte de le dire, M. David ne fait pas de l'art pour l'art. Ce n'est point le caprice ni un calcul d'amour propre qui lui met la plume aux doigts. Ce

n'est point une vaine curiosité ou une passion malsaine qu'il entend servir. Il sait mieux où sont placés le but et l'honneur des lettres. Eh ! pourquoi écrirait-il, si ce n'est pour rendre hommage à la vérité et à la justice, selon sa conscience d'honnête homme et de chrétien ?

Donc, son livre est plein de graves leçons. Il y en a pour les hommes déjà vieillissés aux luttes de la vie publique. Il y en a plus encore pour les jeunes gens qui débutent dans leur carrière. Il y en a même pour nos collégiens. Je voulais, à l'adresse de ceux-ci, toucher quelques unes des bonnes vérités qui se dégagent de ces études biographiques ; mais M. David s'est chargé lui-même de ce soin dans les dernières pages qu'il appelle les conclusions de son livre. Je ne puis mieux faire que de les reproduire ici. Nos jeunes Térésienis goûteront ces leçons qui leur viennent d'un frère aîné, et d'autant plus qu'ils y trouveront presque une réminiscence des nobles paroles qu'ils ont eu l'occasion d'applaudir, l'année dernière, la veille de la distribution des prix.

Goûter ces fortes et lumineuses leçons, c'est beaucoup ; mais, ce qui vaut mieux encore, c'est de s'en pénétrer comme d'une sève généreuse pour produire en leur temps des fruits de sagesse et de vertu. Voilà ce que je désire, ce que j'espère aussi pour ces jeunes têtes et jeunes cœurs.

A. NANTEL, Ptre.

« Les hommes les plus brillants, les plus favorisés des
« dons de la nature sont généralement les plus passionnés,
« les plus sujets à toutes les séductions de l'orgueil, de
« la vanité et des sens. Ils sont faits pour le mal comme
« pour le bien, ils édifient le monde par leurs vertus ou
« le scandalisent par leurs vices. Tout dépend de la di-

« rection des principes et des sentiments qu'ils reçoivent
 « dans leur jeunesse. Plus je vieillis, plus je suis con-
 « vaincu qu'il faut à ces hommes pour contrôler leurs
 « mauvais instincts, pour remplir leurs devoirs envers
 « Dieu, la religion, la famille et la patrie, un fond de
 « principes religieux solides, une conscience bien trempée
 « et fortifiée par une surveillance constante de soi-même.

« Je ne parle pas de la religion qui consiste simple-
 « ment dans des actes extérieurs, dans des manifestations
 « ou des professions de foi plus ou moins éphémères, mais
 « dans des convictions profondes agissant constamment
 « sur la raison et inspirant tous les actes de la vie.

« Les hommes les plus utiles sont les hommes de vo-
 « lonté, de devoir, de sacrifice, habitués, dès le bas âge,
 « à se contraindre, à se réprimer, à se vaincre, à faire des
 « choses ennuyeuses, suivant l'expression du juge Jetté.

« Malheureusement, les jeunes gens, à peine sortis du
 « collège, se jettent, tête baissée, dans le tourbillon du
 « monde, courant après tous les feux follets, tous les mi-
 « rages, prenant les apparences pour les réalités, cherchant
 « les choses agréables, tout ce qui flatte l'amour-propre,
 « la vanité. La politique, les élections, les discours sur
 « les hustings, la cabale, les applaudissements, l'excita-
 « tion de la lutte, voilà surtout ce qui les attire et les sé-
 « duit. Pauvres papillons ! ils se brûlent à tous les feux
 « et se trouvent heureux quand ils se sont arrêtés à temps
 « et n'ont perdu qu'une aile.

« Que de talents perdus ! Que de naufrages lamenta-
 « bles ! Que d'existences précieuses détruites ou abrégées
 « de dix, quinze et trente ans !

« Bienheureux ceux qui arrivent dans le monde pré-
 « parés, armés, avec une volonté ferme, la résolution iné-

« branlable de continuer la vie laborieuse et modeste du
« collège jusqu'à ce qu'ils se soient fait une position
« solide.

« Bienheureux les patients, les forts et les persévérants
« qui, avant de pousser leur barque au large, se préparent
« à faire face à tous les dangers, à tous les accidents et
« mettent plus leur confiance dans le gouvernail que dans
« les voiles ! Bienheureux enfin ceux qui cherchent dans
« un travail constant, quotidien, opiniâtre, la force de la
« vie présente et future, le secret du bonheur !

« Les grands saints, les véritables héros sont ceux qui
« luttent non seulement une heure, un jour, mais tous les
« jours de leur vie et s'occupent constamment de se sur-
« veiller, de s'aguerrir, de se protéger et perfectionner.

« Quelques hommes naissent sages, modérés, ils n'ont
« pas à faire de grands efforts pour être vertueux ; pour
« peu qu'ils aient le sentiment du devoir, de l'honneur et
« de la dignité personnelle, ils remplissent honorable-
« ment leurs devoirs de citoyens et de pères de famille.
« Ils feront rarement des actes de dévouement ou de ver-
« tu héroïques, mais ils ne commettront jamais non plus
« de fautes honteuses et mériteront le respect public.
« Mais bien plus grand est le mérite de ceux que leur
« nature ardente, leurs âmes passionnées condamnent à
« une lutte de tous les jours, de tous les instants. Quand,
« à des principes religieux solides et à une conscience
« éclairée, ils joignent les sentiments d'honneur et de di-
« gnité personnelle dont je viens de parler, ils sont les
« piliers de la société, les modèles de l'humanité.

« Malheureusement il en est trop parmi nous qui par-
« lent et agissent comme si la religion et le patriotisme
« consistaient à faire des professions de foi et des décla-

« rations patriotiques et qui donnent à nos concitoyens
 « appartenant à des religions et à des nationalités diffé-
 « rentes le droit de dire que nos actes ne prouvent pas la
 « supériorité de nos croyances.

« Nos hommes publics devraient songer que notre in-
 « fluence nationale et religieuse souffre de leurs faiblesses,
 « de leurs fautes, de leurs excès, de leur amour exagéré
 « de l'argent et des honneurs. On dit que les Allemands
 « doivent à leur système d'éducation leurs qualités soli-
 « des, leur patriotisme ardent et leurs succès éclatants.

« Les directeurs de nos collèges et de nos écoles doivent
 « plus que jamais s'appliquer à former des âmes fortes et
 « des esprits éclairés pour le service de la religion et de
 « la patrie. »

L. O. DAVID.

MES SOUVENIRS DE COLLÈGE

Mon premier professeur.

Les années se succèdent avec rapidité, les événements vont encore plus vite. Au dedans, au dehors de nous, tout change : mes idées, mes goûts, mon humeur ne sont plus les mêmes ; les lieux présentent un nouvel aspect ; les personnes avec lesquelles on a vécu sont disparues ou se sont éloignées ; c'est à peine si parfois nous nous rencontrons sur le chemin de la vie, et souvent il arrive de ne pas nous reconnaître. Mon vieux collègue où j'avais vécu vingt ans, s'est affaissé dans un immense incendie et de ses ruines on ne trouve plus rien ; elles ont été enlevées ou l'herbe a poussé sur elles pour les couvrir à jamais. Dans la jeune et belle maison, le règlement est bien resté le même pour l'ensemble, mais

la répartition des heures de l'étude et de la classe a varié ; je ne retrouve plus entre les mains des petits élèves ces auteurs classiques qui faisaient nos délices, et souvent notre désespoir.

J'ai bien des fois médité sur la fragilité de la vie, j'ai pleuré sur nombre de confrères évanouis si jeunes de la scène du monde, et pourtant, je ne croyais pas que mon heure dernière fût près d'arriver. L'enfant, voyant vivre ses parents, espère que c'est lui qui, selon l'ordre de la nature, fermera les yeux à son père et à sa mère ; ainsi il me semblait que mes maîtres, plus anciens dans la vie, devaient disparaître les premiers, et jusqu'à cette année, tous mes professeurs vivaient encore, M. Carrière, le premier, a été appelé à un monde meilleur : puissent les autres voir de longs jours, et mon espérance n'être pas confondue !

Après le directeur, l'homme qui exerce le plus d'influence dans la formation de l'élève, c'est certainement le professeur qui donne l'instruction et aussi beaucoup l'éducation ; le maître agit sur l'intelligence, le cœur, la volonté ; il éclaire l'esprit, discipline la volonté, dresse le caractère.

Avant d'arriver au collège, j'avais appris un peu de latin sous la direction de mon curé et bienfaiteur, et je devais tenter la fortune en syntaxe. Oh ! cette syntaxe de 1861 est restée profondément gravée dans ma mémoire comme tous les événements d'une vie qui change !

J'allais commencer un cours d'études ; déjà j'avais de l'orgueil, de l'ambition, plus encore j'avais peur de ne pas répondre aux espérances qu'on fondait sur moi. Dans mon village, j'étais le premier enfant qui eut mis dans sa tête une déclinaison latine, je pouvais passer pour

un phénix ; mais au collège, parmi cette jeunesse fanfaronne, je perdais mon aplomb. On m'appelait « *navet*, » et à la couleur de ma blouse de semaine, en étoffe du pays de couleur sombre rayée de jaune, on ajoutait « barré. » On parlait fort, en particulier Ernest David ; cela m'intimidait : surtout la crainte de descendre—cette épée de Damoclès suspendue sur la tête des plus faibles, avec je ne sais quelle idée de honte et d'infamie—hantait ma pauvre tête, me rendait malade. Heureusement ce malaise ne dura guère. Bientôt je me mis en avant des derniers et je commençai à batailler avec l'avant-garde—« Barré » fut oublié, j'étais déjà un ancien, je fus et je restai le « petit Rouleau. »

Après trente quatre-ans, j'aime à revoir par l'imagination tous les personnages de cette classe, les physionomies prennent vie et passent devant mes yeux avec leurs traits caractéristiques.

Nous étions trente six. A cette époque, en général, les élèves commençaient les études à un âge plus avancé qu'on ne fait aujourd'hui ; au moins la moitié de mes condisciples étaient de grands garçons qui n'ont jamais fréquenté la salle des petits, Pierre Brais—Chasles, Jos. Larivière, etc.

Nous avions pour professeur de latin M. F. X. Sauriol, ecclésiastique de seconde année, et pour maître de langue anglaise un laïque, M. Murphy, un américain qui ignorait complètement le français.

M. Sauriol a toujours eu une certaine timidité et il ne pouvait que difficilement dominer ses nerfs, de sorte que toutes les émotions de son âme apparaissaient vite sur son visage, se trahissaient dans la voix et le geste. Il avait le zèle religieux de la classe bien faite ; il était travaillé

de l'ambition d'avoir les élèves les plus studieux et les plus ardents à progresser. Il voulait que la syntaxe primât. Pour atteindre ce but il préparait toutes les matières, insistait sur les explications ; mais en retour, il exigeait une application soutenue, une grande attention en classe, à l'étude l'emploi de tous les instants. Il nous suivait de près, de très près. Sur un chacun de nous il connaissait le temps que nous avions consacré à la rédaction du thème ou de la version, à la préparation des auteurs, à l'étude des leçons. Malheur à celui qui, avant que ces devoirs d'obligation eussent été menés à bonne fin, aurait osé consacrer un quart d'heure à lire Rollin ! Le temps perdu à l'étude, et il le savait par le surveillant, il le savait encore mieux par la correction des exercices, le temps perdu, dis-je, devait être repris sur les heures de la récréation et pendant le congé du mois.

Tous les samedis il y avait sabbatine ; à la fin du mois il fallait revoir, redire ce que nous avions appris pendant ces quatre semaines. Nos grammaires, nos auteurs latins devaient être expliqués à la satisfaction du maître et du directeur ou bien il fallait tout reprendre. Ces auteurs étaient alors le « de Diis, » le « De viris illustribus urbis Romæ, » — « l'Epitome Rerum Græcarum » et, à la fin de l'année, comme préparation à la méthode, les fables de Phèdre. — Ces grandes revues mensuelles étaient redoutées et après nous respirions avec soulagement comme des malheureux qui viennent d'échapper au péril d'une noyade. Tancrede Barbeau, l'enfant aux amples lunettes et aux jambes molles, pas ennemi du *far niente*, qui ne trouvait courtes que les heures pendant lesquelles il jouait à la balle ou au *mouton*, Tancrede n'aimait point ces revues. L'histoire ancienne de Drioux devait être récitée mot pour mot ;

Tancrede oubliait le mot pour mot, s'occupait peu du fond, il courait sa chance, comme il disait. Mais dans le mois de février, il courut si bien sa chance qu'il manqua son coup. Il fut condamné au silence et au travail dans la récréation jusqu'à ce qu'il eut mis dans sa mémoire une centaine de pages. Il n'avait appris que la bataille de Salamine et la bataille d'Arbeilles et on n'avait point jugé à propos de l'interroger sur ces deux pages.

Que faire ? Tancrede perd courage et se résigne à un silence prolongé. Puis l'ennui le saisit et il déserte. A pied, pendant un froid sec, sous un beau soleil il se dirige vers Ste-Geneviève, sa patrie. Il était de retour à l'étude de cinq heures. « Pas de chance, marmottait-il, en se mettant à étudier son histoire ! Pour éviter la présence de mon père, j'entrai chez nous par le magasin—j'étais épuisé de fatigue, mourant de faim. Le premier mortel que j'aperçois, c'est mon père qui, à ma mine pitoyable, comprend tout et, sans demander d'explication, me dit rudement : « Passe à la cuisine, mange une soupe pendant que la voiture va s'atteler, mais une autre fois, retiens cette leçon, une autre fois, tu retourneras à pied demander ton dîner au collège où ta pension est payée pour dix mois. » Pas de chance ! !

Au bout de trois jours Barbeau avait appris son histoire et l'avait récitée. Pourtant la justice réclamait un autre châtiment ; dans l'ancien droit, la désertion était un délit puni par la fêrule. Tancrede le savait, et comme il était d'une sensibilité extraordinaire il se prépara en conséquence aux événements futurs. Pendant quatre jours il portait triple pantalon et son dos recevait tout ce que sa valise contenait de gilets et de vestes. Comme il s'attendait à un assaut, il protégeait les parties faibles. C'était

gênant pour marcher ; impossible de courir et surtout de se livrer au jeu favori de la balle. Tancrède attendait patiemment Dame Justice et se consolait en voyant sa maigre charpente présenter l'aspect d'un homme robuste.

Le jeudi approchait et Barbeau se disait : « M. le Directeur m'a oublié, tant mieux ! Demain je veux jouer comme les autres. » Après la classe du matin, avant la récréation d'une heure, Barbeau monte au dortoir et revient léger comme une plume, flasque comme un hareng ; il promet de s'en donner. Mais au bas de l'escalier il rencontre le directeur qui l'apostrophe : « Ah ça ! maître Barbeau, venez donc à ma chambre, si j'ai bonne mémoire, nous avons certain compte à régler. »

Cinq minutes plus tard, Tancrède se précipite par l'escalier extérieur, d'un trait arrive au jeu de paume, nous criant de loin : « Vite, vite, une place de second, pendant que j'ai les mains chaudes. »

Notre maître éprouvait une grande satisfaction qu'il ne cachait pas, qui se manifestait sur sa figure épanouie lorsque les devoirs corrigés attestaient notre travail, lorsque les élèves, en général, avaient bien répondu, en particulier lorsque nous déclamions, en latin s'il vous plait, les fables de Phèdre que nous venions de traduire. Dans ces moments de douce humeur on pouvait risquer un bon mot, un plaisanterie, ça passait.

James King, l'irlandais picoté, était externe ; avec son cousin Simon Lonergan, il avait un long trajet à parcourir chaque matin. Pas d'étude avant la classe, souvent des distractions dans la famille où la jeunesse aimait le bal, un peu paresseux, s'il faut tout déclarer, James King souvent présentait un thème raccourci, ou bien il prétendait que sa version emportée par le vent s'était

noyée dans le cours d'eau de M. Sévère Gratton, ou encore il avait recours à la ruse pour ne pas réciter une leçon que d'ailleurs il n'avait point apprise. Un jeudi matin, M. Sauriol demande à King de déclamer la fable intitulée : le lion, la chèvre, etc., qui s'en vont à la chasse de compagnie. King était bègue toujours, mais l'infirmité prenait d'autres proportions quand le compère était mal pris. King avait lu dans son histoire que Démosthène avait souffert comme lui et qu'il était parvenu à se corriger de ce défaut de la nature. Pour éviter une réponse qui embarrassait notre homme, King se jette dans la bouche une douzaine de pastilles à la menthe. Non seulement il bégayait, mais il avait peine à remuer les lèvres desquelles sortait un petit hoquet avec quantité de salive sucrée. A la fin, le professeur découvre la ruse et dit à l'impudent : « Mais qu'avez-vous donc dans la bouche ? » King rejette les pastilles et répond en écartant et en répétant les syllabes « je... je... fais comme... Dé... Dé... mosthène. » Le rire gagna tout le monde et M. Sauriol fit chorus avec nous.

Si nous redoutions un peu notre professeur qui nous faisait travailler fort et d'une manière permanente, nous avions pour lui le respect, l'estime et même l'amour ; aux examens nous ne regrettions plus d'avoir été contraints de bien employer le temps et la reconnaissance s'ajoutait à ces premiers sentiments.

L'année suivante, M. Sauriol continuait d'enseigner la syntaxe ; d'autres élèves étaient l'objet de son zèle, avaient pris son cœur.

Sa dernière classe était toujours la plus parfaite, celle qui réunissait le plus de talents. De fait, il y avait dans ce cours Nolin, Paquin, les David, Champagne et autres,

enfants intelligents, travailleurs intrépides. Ils devinrent la joie, l'orgueil du professeur ; ils furent aussi les privilégiés du jeune préfet des études qui, à la liste, dans un élan d'enthousiasme s'appropriant une expression de Mgr Dupanloup, appela ces élèves « la classe des lions. » « Qu'on me donne cinquante jeunes gens comme ceux-là et je ne crains pas de marcher à la conquête du monde. » Ma foi ! prenez-en cent, et revenez plus tôt.

Dans ce temps-là, c'était une coutume de faire concourir deux classes. Dans une de ces compositions, nous, les aînés, nous conservâmes bien la première place, mais nous fûmes battus dans l'ensemble. Dès lors on nous appela « les lièvres. » C'était assez, même trop, les lièvres refusèrent pendant quelques temps de marcher de compagnie avec les lions, et nous perdîmes beaucoup de l'affection de notre ancien professeur. Pourtant M. Sauriol ne dédaigna jamais le lièvre et plus tard avec Lavallée, Chapdelaine, A. St-Pierre, il devint grand chasseur de ce gibier à la fourrure blanche pendant l'hiver. Grâce à ces disciples de saint Hubert, grands tendeurs de collets, la communauté fut plus d'une fois régaler d'un civet délicat, même aux jours d'abstinence du carême. Ce qui prouve qu'avec des préjugés qui datent de loin, on fait bientôt fi de la théologie.

Notre professeur de syntaxe était sensible, il prenait à cœur les paroles, les actes même les plus indifférents. Il était porté au spleen et dans ses promenades solitaires on s'apercevait qu'il broyait du bleu. Ce zèle, cette ardeur, ce dévouement qu'il déployait dans la classe M. Sauriol les a emportés dans le ministère. Depuis longtemps curé, partout il a voulu que son église, sa

sacristie passassent pour les mieux tenues, les plus propres, les plus richement montées de vêtements, de parures, d'instruments de musique, c'est un saint prêtre, un brave curé. Pourtant j'aime mieux le rencontrer que vivre à ses côtés ; je sens que je lui rendrais la vie dure et que, de son côté, il ne ferait pas la mienne douce tout en travaillant à faire fleurir le paradis terrestre autour de ma triste personne.

S. ROULEAU, Ptre.

L'ÉDUCATION

Réflexions proposées à nos élèves.

I

Dieu garde l'enfant ! Que Notre-Seigneur protège toujours l'enfant ! Jadis, le monde païen traitait sans pitié cette innocente et faible créature ; en notre âge le monde rationaliste l'entoure de soins impies. Sparte, sagement instruite à la cruauté par le soi-disant sage Lycurgue, égorgeait et jetait dans le gouffre du Taygète les enfants faibles ou infirmes et les autres — c'était le petit nombre — l'Etat en faisait des guerroyeurs altiers et farouches, fléau des Hellènes, leurs frères. Rome impériale, la Rome des César-Auguste, méconnaissant le bienfait des générations nouvelles, don du ciel, outrageait Dieu et la nature par l'exposition et l'infanticide. Quelles hécatombes de nouveaux-nés se sont perpétrées au Velabre que traversait l'égout principal *Cloaca Massima* et au Forum Olitorium où se dressait la sinistre colonne Lactaire ! Les pourvoyeurs des lieux infâmes, les lanistes, les mendiants, les magiciens défloraient, mutilaient,

tuaient l'enfant. Et quand ce désordre sans nom, quand ces mœurs sanguinaires et voluptueuses étouffaient les générations naissantes, les sophistes, les *ouvriers de la pensée* comme on parle au XIX — cette engeance verbeuse et stérile en fruits de salut est impérissable — les sophistes, dis-je, dissertaient froidement dans les écoles sur la nature de l'enfant encore au sein de sa mère. « C'est un animal et même un animal séparé » affirmaient les Maîtres de l'Académie. « C'est un animal, sans doute, mais un animal non séparé » soutenaient les stoïciens. « Erreur ! Illusion ! s'écriait Empedocle le pédant, cela, ça n'est pas un animal. » Les législateurs, Lycurgue, Solon, les Decemvirs décrétèrent que l'enfant c'était *une chose—res—* et que le père en pouvait disposer à son gré. L'histoire nous a appris quels abus déshonorèrent le pouvoir paternel.

La *Consolation d'Israël* qui allait devenir la Consolation du genre humain, fut enfin donnée à la terre. Notre-Seigneur qui allait nous relever de tous nos opprobres, tempérer toutes nos douleurs par l'onction de sa grâce, et fortifier toutes nos faiblesses, apporta à l'enfant ses spéciales bénédictions : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. Quiconque reçoit un de ces petits en mon nom, me reçoit moi-même. Malheur à l'homme qui scandalise un de ces petits ! » Les enseignements du bon Sauveur et ses exemples accomplirent toute une révolution. Le faible enfant ne fut plus la victime du mépris et de la cruauté ; au contraire cette fleur de l'humanité régénérée, ce frère des anges, ce disciple de Jésus, ce prince de l'éternité, ce fils du Très-Haut fut entouré, depuis, de respect, d'amour, de dévouement.

En notre XIX^e siècle, Satan renouvelle sa guerre contre l'enfance. Sa méchanceté est la même mais son action a changé : il ne tue plus l'enfant mais il le déprave savamment. Comme le Pharaon antique, il dit à ses suppôts et à ses dupes : Frappons avec adresse, *Venite, sapienter opprimamus*. Le théâtre choisi de la persécution est l'école, ce second foyer domestique. L'Eglise en était la maîtresse incontestée ; sous sa sereine et bénigne influence, l'enfant, comme une fleur qu'un jour plein de lumière et de chaleur inonde opportunément quand baille son bouton, se voyait enveloppé des hautes lumières de la Foi, des sacrées séductions de la charité aussitôt que son intelligence s'ouvrait à la vérité et son cœur à l'amour. Un sincère et véritable enseignement dégageait son intelligence des voiles de l'ignorance ; des exemples et des exhortations défendaient son cœur contre son infirmité d'origine ; bref dans ce milieu favorable de *l'école chrétienne*, l'enfant croissait admirablement, enfin longtemps avant la vieillesse, avant les déboires et les désillusions de la maturité, l'enfant devenait vraiment un *homme élevé*. Et si, une fois engagé dans les affaires et les ambitions du siècle, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie, comme parle l'apôtre, faisaient d'aventure se fourvoyer sa raison et se démentir sa volonté, les délicieux ressouvenirs de sa forte adolescence le ramenaient presque toujours aux sentiers de justice et d'honneur de son premier âge.

Les conjurés que l'esprit maçonnique et l'esprit nationaliste emportent, que Satan inspire, ont donc porté sur l'école, sur ce théâtre de l'enfance leurs efforts homicides. L'hypocrisie, le mensonge, la calomnie, la violence leur ont donné un succès inoui. L'Europe qui chancelle

comme un homme ivre, sous les coups de ces barbares sortis de l'école laïque ne le sait que trop. En voyant la contagion du mal au milieu des nations latines qui semblaient être l'héritage inamissible de l'Eglise catholique, Pie IX, d'auguste mémoire, se lamentait et sa voix était la voix de l'Eglise affligée, de Rachel pleurant ses enfants : « Les hommes de la Révolution m'ont ravi et détiennent mes états, ce n'est pas ce qui m'afflige le plus ; ils dépouillent les monastères et les églises, font la guerre aux ordres religieux ; ce n'est pas là encore ce qui déchire le plus mon âme. Mais ils m'enlèvent la jeunesse catholique, ils arrachent à Jésus-Christ les âmes des enfants : voilà ce qui me perce le cœur. »

Puisse ma patrie, ce fruit de la Foi catholique et romaine et de la très noble France du XVIIe siècle, être sauvée par Dieu de l'esprit maçonnique et de l'hérésie libérale ! Ce serpent, hélas ! mord la patrie et lui veut inoculer son virus, son venin, sa mort.

Dieu garde notre jeunesse ! Que Notre-Seigneur protège toujours l'enfant !

S. CORBEIL, Ptre.

(A suivre).

ECHOS DE L'ACADEMIE

Un rêve. — Un soir, une certaine mélancolie s'était emparée de mon âme. Il m'arrive souvent de ces tristesses depuis quelques années, depuis ces jours où « sur mon cœur pèse un cercueil. » Je faisais défiler devant moi un long cortège de souvenirs lugubres quand je vis passer un enfant avec sa mère. A cette vue de ma bouche s'é-

chappèrent ces mots : « Hélas ! Je n'ai plus ma mère ! oh ! que ne l'ai-je encore ! Combien je l'aimerais ! » et ces vers de Lamartine me venaient en mémoire :

C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime.

Non, je ne savais pas, je ne dirai jamais.

De quelle âme de fils, ô mère, je t'aimais

J'étais monté au dortoir en roulant dans mon imagination ces pensées de deuil et toutes ces circonstances que le temps, ce grand destructeur, loin d'effacer ne fait que graver de plus en plus. Je m'étais endormi profondément. Tout à coup il me semble être à la demeure paternelle. Mon père et mes deux petites sœurs sont près du foyer ; je suis au milieu d'eux. Une pâle lumière éclaire l'appartement, il y règne un silence presque parfait, mais bientôt on heurte à la porte, mes pas s'y dirigent. La personne était entrée. Ma mère ! ma mère ! m'écriai-je. C'était bien elle. Je l'embrasse elle me presse sur son cœur. « Chère mère, comme votre absence a été longue ! Si vous saviez comme c'est triste au foyer depuis votre départ ! Nous vous avons bien pleurée. Vous allez rester avec nous maintenant. Oh ! quelle joie pour tous vos enfants ! » A ce moment mon père l'embrassait et mes deux petites sœurs sautaient à son cou. Ce fût alors que je m'éveillai. C'était la morne solitude autour de moi, c'était le grand dortoir. Je demurai le cœur brisé de voir s'évanouir un si doux rêve.

CONRAD CHAUMONT.

Réflexions à la veillée. — Connaissez-vous les charmes de la veillée en attendant une éclipse de lune ? L'imagination et le cœur s'en donnent. Dimanche soir, 10 mars, (je confesse humblement ma faute, sans avoir pourtant le ferme propos) je déjouai la surveillance de mes maîtres

pour m'accouder dans une fenêtre à l'est du dortoir des grands. Il était dix heures ; derrière moi, les confrères sommeillaient, les uns paisiblement, d'autres troublés peut-être par des rêves fantastiques ; c'était leur affaire. Pour moi, les yeux grands ouverts, je ne pouvais me lasser du spectacle de la nature. Cette tranche de notre univers, que me laissait apercevoir le cadre de la fenêtre, était si belle !

J'en fis le tour, laissant du regard les paisibles demeures de Ste-Thérèse, où règnent déjà la tranquillité du soir et les douceurs du sommeil.

La lune éclairait ma promenade de rayons si vifs qu'elle paraissait bien les avoir dérobés au soleil ; et la plaine de neige, avec l'ombre des arbres nus qui s'y projetait, avec les reflets de quelques ronds de verglas, avait une majesté plus sereine et plus douce que sous les clartés étincelantes du jour.

Mais mon regard se perdit bien vite dans le vague et le confus de la nuit ; car la lune, en effet, n'éclaire bien qu'à quelque distance autour de nous. Cependant, plus loin, à l'horizon, je vis une lueur. C'étaient les mille lumières de Montréal qui se reflétaient au firmament. Pauvre ville ! ton jour nocturne détruit le silence et la solennité des nuits. J'écoute, et il me semble entendre le bruit de la foule courant aux spectacles ; j'entends les rires fous des gradins, tandis que tout devrait être calme et laisser la nature rendre elle-même au Créateur, dans son cours soumis et majestueux, l'hommage que l'homme lui refuse souvent. A cette heure même, où tout devrait se recueillir pour songer un peu aux crimes du jour et les déplorer, l'homme continue son délire, blasphème peut-être contre Dieu. Pauvre ville ! tu brilles avec ton

progrès moderne ; ton front est ceint d'une couronne de lumières vives, mais dans ton sein il y a bien des plaies et des ténèbres.

Parmi tes enfants, il y en a trop qui semblent oublier nos origines. Ils aiment mieux jouir et laisser les choses aller leur train ; se mêler aux citoyens militants coûte trop de peines et de sacrifices. Vivons en paix, disent-ils, loin de tout cela ; goûtons les délices de la vie. Amis, « avez-vous jamais pénétré dans les palais somptueux de « nos opulentes cités, disait quelqu'un ? La volupté a « fait changer la nuit en jour : *Noctem verterunt in diem* « (Job.). Mais ce n'est certes pas là le jour que le Sei- « gneur a fait : c'est le jour de l'ennemi de l'homme. « Et, que se passe-t-il durant ces heures volées au som- « meil ?.....

« Enfin, épuisé de plaisir et de lassitude, triste et mo- « rose, l'amertume dans le cœur, on se retire, on se cou- « che à l'approche de l'aurore, au moment où l'homme « actif et laborieux reprend ses travaux avec gaieté. « N'allez pas troubler le repos de ces hommes ; qu'ils « dorment leur lourd et pénible sommeil. » (Debreyne).

Oui, hélas ! trop de nos canadiens catholiques s'enfoncent dans cette mollesse ; et leur indifférence aux grands intérêts de notre peuple et de l'Eglise du Canada fait notre faiblesse.

Heureusement, la Vierge veille sur sa ville, Montréal possède encore (et Dieu le veuille ! elle en aura toujours) de ces hommes trempés qui savent combattre des deux mains.

Le bruissement de leurs plumes, le travail de leur intelligence à la veillée, leurs lampes à eux, par exemple, ne troublent pas l'harmonie et ne rompent pas le silence de la nuit.

Qu'ils travaillent ces braves défenseurs de la Foi ! leurs veilles ne peuvent être qu'un complément de leur travail du jour et ne peuvent que s'harmoniser avec l'ordre de la nature et la solennité des nuits.

Je me suis déjà trop longtemps arrêté dans ma promenade et je reviens à ma fenêtre par le ciel, essayant en vain de scruter par derrière ces astres sans nombre dans l'infini, où sont les demeures mystérieuses des anges et de Dieu.

A dix heures et demie, j'étais encore accoudé dans la fenêtre et j'avais fait ma promenade en attendant l'éclipse de lune. Elle commença enfin : l'ombre de la terre passant devant le soleil se projeta sur le bord de la lune, puis cette projection s'avancant peu à peu lui fit perdre tout son éclat ; la reine de la nuit devint d'une rougeur sombre et la nature terrestre parut voilée et comme plongée dans un deuil profond.

Comme le spectacle se prolongeait, j'allai me mettre au lit, l'âme impressionnée de la grandeur des œuvres de Dieu et répétant en moi-même : *Credo in Deum Patrem omnipotentem.*

14 mars 1895.

JOS. B. MIGNAULT.

Notre glissoire s'en va.—Oui, elle s'en va notre pauvre glissoire, ce monument de notre travail énergique et persévérant. Elle est déjà toute mutilée, ses parties les plus saillantes se détachent et tombent à sa base qui reste ferme encore. Mais le soleil fait son œuvre chaque jour. Impuissante à se défendre, elle subit le sort des choses périssables ; et pour comble de malheur, ce qui arrive trop souvent en pareilles infortunes, elle est abandonnée ; quelques-uns même dans leurs amusements travaillent à

sa destruction. Ingrats, ont-ils pu sitôt oublier tant de bienfaits de sa part ? Ne vaudrait-il pas mieux laisser cette ruine précieuse périr seule, lentement ? Nous pourrions du moins conserver plus longtemps son souvenir et lui donner un regard de pitié. Mais que dis-je ? Non, elle ne périra pas. Qui pourrait oublier ces congés bien-faisants, ces glissades sans fin qu'accompagnaient la joie et la santé ? Et les poètes qui l'ont chantée tour à tour ont déjà consacré son nom aux pages de l'histoire ; seule la mémorable journée des courses, où se déroulait sous nos regards le spectacle grandiose de ces drapeaux flottants, peut suffire pour la sauver de l'oubli. Non, elle ne périra pas. Il est vrai, cette masse de neige et de glace qui la compose va disparaître peu à peu sous l'ardeur du soleil et devra bientôt faire place à une riante verdure ; peut-être la grive reviendra faire son nid, car l'an dernier je m'en souviens, c'est dans cet érable, ici tout près, qu'elle est venue loin des larcins déposer sa jeune couvée, et pour témoin nous avons le rameau qui porte encore les restes de son nid. Oui, toutes ces beautés de la nature vont lui succéder, mais notre glissoire ne continuera pas moins de porter ses fruits de joie et de santé.

CLOVIS LACASSE.

PETITE CHRONIQUE

1^{er} mars.—Mois de saint Joseph, mois salutaire pour nos âmes qui se retrempe dans une prière plus fervente, une confiance plus grande, une pénitence plus sincère, une connaissance plus parfaite de nos devoirs et des vérités chrétiennes. Comme par le passé, il nous est donné durant ce mois d'assister à un sermon trois fois par semaine.

M. S. Corbeil nous entretient sur « l'éducation chrétienne et classique. » 1o Nature de cette éducation : corriger ce qui est imparfait en nous et développer par la science et la vertu les facultés de l'intelligence et de la volonté ; 2o Moyens de faire cette éducation : Étude et pratique de la religion, culte de l'Eucharistie, respect dû à Dieu dans ses œuvres et particulièrement dans la personne des légitimes supérieurs.

M. H. Cousineau parle de « la communion fréquente. » Il fait connaître les rapports qui existent entre les effets de la communion fréquente et la vie d'immolation de Jésus Christ. Jésus s'est fait victime pour sauver le monde, Jésus est victime dans l'Eucharistie. Notre transformation chrétienne nous fait participer à l'immolation du Christ ; la communion fréquente dispose éminemment l'âme à mener avec Jésus-Christ la vie de victime. Énumération des principaux effets de la communion fréquente à l'endroit de cette vie de victime et d'immolation chrétienne.

M. Rouleau donne trois instructions sur « le travail ». Le travail est obligatoire pour tous.—Avantages du travail.—Inconvénients de la paresse.

M. A. Sauriol prêche sur « l'humilité ». 1o Qu'est-ce que l'humilité ? Elle est la base de toutes les vertus, pas de vraie grandeur sans humilité. 2o L'humilité est dans l'obéissance : l'obéissance vraie, empressée, constante, joyeuse et effectueuse.

Les « Quarante-Heures. » 3, 4, 5 mars.—Heures de réparation par excellence, amendes honorables à Jésus-Hostie, expiation et satisfaction pour tous les outrages faits à Jésus-Christ dans l'Eucharistie : voilà l'objet de la belle et touchante cérémonie des quarante-heures.—

Les élèves l'ont compris : leurs pieux recueillement, leurs visites répétées, leurs nombreuses communions réparatrices, durant ces trois jours de doux entretien, de suave épanchement avec Notre-Seigneur, le prouvent excellemment.

Oui ! pendant qu'il repose sur l'autel, comme sur un trône de gloire, et que de son cœur infiniment miséricordieux s'échappent ces brulants désirs, ces flammes d'amour : *Sto ad ostium et pulso..... Fili mi, præbe cor tuum mihi..... Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes.....* prêtons l'oreille à l'amoureuse plainte que Jésus faisait entendre sous le pressoir de l'agonie : *Mon âme est triste à en mourir ; demeurez ici et veillez avec moi.*

« Veillez et priez avec moi, avec l'agonisant qui veille
« et qui prie solitaire et résigné dans tous les tabernacles
« où son amour le fixe ; veillez et priez par pitié pour
« Lui, par pitié pour vous, que le combat surprendra tout
« à l'heure désarmés et impuissants. »

La St-Thomas, 7 mars. — Cette année pas plus que par le passé saint Thomas n'a été oublié. Si les partisans de sa sublime doctrine aiment à marcher laborieusement dans le chemin qu'il a tracé, ils sont aussi heureux quelquefois de s'arrêter pour faire éclater leur admiration et leur amour pour le « plus savant des saints et le plus saint des savants. » Jeudi, 7 mars, était donc jour de repos et de réjouissance pour les philosophes.

Au collège nous commençons toujours la célébration d'une fête — et c'est bien la plus heureuse manière — par rehausser l'éclat du saint sacrifice de la messe. Nos musiciens nous font entendre ce qu'ils ont de plus beau et de plus propre à nous faire penser aux concerts éternels. Et

je n'ai pas besoin de dire que ce matin-là les philosophes qui doivent donner l'exemple en tout, ont fait résonner harmonieusement, admirablement les échos de notre humble chapelle.

Mais la fête intime de la classe n'eut pas lieu ce jour-là, vu que c'était congé. Cependant à la soirée quelques confrères aidés des musiciens remplirent le programme suivant :

Ouverture.....	Fanfare.
S. Thomas (discours).....	B. Gaudet.
Qu'est-ce que Dieu (discours).....	H. Bernard.
Orchestre « City cadets »	Hulse.
Accord entre la science et la foi (discours)...	J. Boileau
La fin dernière de l'homme (discours).....	U. Labelle
La part du Bonheur (chant, trio).....	{ A. Lalande. N. Fauteux. C. E. Marchand.
Scepticismus absolutus est absurdus (circulus philosophicus)	{ J. A. Savignac. J. A. Julien.
Piano et violon « Worma » blanca	{ T. Arbour et C. E. Marchand.
S. Thomas (poésie).....	C. Lacasse.
De Lamennais (discours).....	J. O. Godin.
Orchestre « The fire fly galop ».....	Stobbe.
Extrait de Molière	{ J. DeLamothe, E. Lapointe. E. Corbeil, S. Barrette. A. Haymond, J. A. Valois.
Finale	Fanfare.

B. Gaudet ouvre la séance par un éloge du héros de la fête. Il nous fit voir S. Thomas comme étant le type de toutes les perfections humaines. La vie de ce grand saint, dit-il se résume en ces mots : travail et prière.

Chaste et pieux comme un ange, il a atteint par un travail incessant les sommités de la science humaine et il nous a laissé des œuvres qui ne périront point.

Qu'est-ce que Dieu ? Telle fut la question que se posa H. Bernard. Dieu, dit-il, nous le connaissons imparfaitement par ses œuvres qui sont le monde et l'homme. Qui-conque après avoir contemplé les infinies merveilles de la création, se considère lui-même, reconnaît en Dieu créateur de tout ce qui est, l'être premier, absolu, intelligent et juste par excellence.

Mais dans ce Dieu infini existent des vérités que nous ne comprenons pas et que notre foi néanmoins nous oblige de croire. J. Boileau s'attacha à nous prouver que ces deux choses s'accordent entre elles, en montrant que les vérités de foi qui restent bien au-dessus de notre portée intellectuelle, ne contredisent pas cependant la raison, et que conséquemment il ne doit y avoir aucune répugnance de notre part à y adhérer.

U. Labelle fit ressortir cette vérité que l'homme a sa fin en Dieu. La volonté, dit-il, ne peut vouloir que le bien comme l'œil ne peut voir que la couleur et comme l'intelligence ne peut chercher que le vrai. Mais le bien, le vrai de même que l'être sont une seule et même chose qui est l'essence de Dieu lui-même. Le terme des aspirations de l'homme doit donc être Dieu.

J. A. Savignac attaqua ensuite la thèse du scepticisme absolu. Il prouva l'absurdité de cette doctrine qui déclare l'homme incapable de trouver la vérité. Il la combattit en montrant que le scepticisme se contredit lui-même et qu'il va à l'encontre du désir de connaître la vérité que Dieu a mis dans l'homme. C'est en vain que J. A. Julien essaya de soutenir la cause de cette doctrine, il dut se rendre à l'évidence.

Au tour de la poésie d'entrer en scène. C. Lacasse, dans des vers bien trouvés, exalta l'humilité de S. Thomas qui a sacrifié honneurs et richesses pour mener une vie humble et cachée.

S'il n'eût été empêché par la maladie, J. O. Godin devait nous entretenir de Lamennais et de son système relatif au fondement de la certitude.

Le lendemain dans l'intimité de la classe nous profitons de l'occasion pour exprimer à notre professeur nos sentiments de reconnaissance. Après quoi J. Dion établit la thèse suivante : « Le suprême criterium de moralité est l'évidence objective elle-même, de l'honnêteté ou de la méchanceté de l'action humaine. »

Cette fête n'a pas passé sans nous laisser de bonnes impressions et sans raviver en nous l'amour du beau et du vrai.

G. A. FAUTEUX.

Solennité de S. Thomas d'Aquin, 10 mars. — Le dimanche, 10 mars, conformément à l'ordo du diocèse et selon le désir du Souverain Pontife, nous avons célébré au séminaire la solennité de S. Thomas d'Aquin. La messe a été chantée par le Rév. M. Jasmin, professeur de Théologie et de Mathématiques, et le sermon a été donné par M. le préfet des études, le Rév. J. E. Pilon. Appliquant à S. Thomas—dans la parabole « des talents, »—les paroles du serviteur fidèle qui, ayant reçu cinq talents en gagna cinq autres : *Domine quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratum sum*, il développa cette double pensée, S. Thomas d'Aquin a été par excellence l'homme d'étude et l'homme de foi ; nous pouvons à son exemple et par sa doctrine devenir excellemment l'un et l'autre, homme d'étude afin d'être utile sur la terre, homme de foi afin d'être heureux en ce monde

et en l'autre. La mesure des talents n'y met pas d'obstacles : le serviteur fidèle qui avait reçu deux talents fut, pour notre consolation, traité tout comme celui qui en avait reçu cinq ; il n'y eut de rejeté que le serviteur infidèle et paresseux.

La messe, les vêpres et le salut du saint Sacrement ont été chantés avec entrain et à l'unisson par les élèves.

*Fête de saint Joseph, 19 mars.—Justus ut palma flo-
rebit.....* Le juste fleurira comme une tige verdoyante ; il sera comblé de bénédictions..... Celui qui garde son Seigneur sera élevé en gloire (Prov.) Nous le croyons, nous le chantons avec amour aujourd'hui. « S. Joseph « juste, le juste—*vir ejus cum esset justus.*—apparaît au « monde simple, modeste, retiré, laborieux, recueilli... « tout de Dieu, tout en Dieu, digne de tous les honneurs « parce que jamais il n'a été touché de l'honneur. » La confiance que nous mettons en lui monte comme le soleil à son midi ; nous le proclamons avec l'Eglise grand, puissant, glorieux. Comment notre reconnaissance égalera-t-elle ses bienfaits ? Hier soir, veille de sa fête, formant couronne autour de sa statue toute brillante de lumières, nous lui présentions notre hommage, nous l'honorions de nos chants..... Ce matin, assaut de prières et de communions ; à 9½ heures, grand'messe et grande musique ; ce soir, salut solennel ! O saint Joseph, bon et puissant protecteur, quand donc pourrons-nous honorer dignement votre bien-aimé Jésus dans cette belle chapelle qui attend encore un bienfaiteur pour lui ouvrir ses portes et devenir sa demeure parmi nous.

A. l'église, 31 mars. — Ouverture de la neuvaine de saint François-Xavier. Elle est prêchée par les révérends pères Gladu et Guertin, O. M. I.

NOTES DE CONDUITE POUR LE MOIS DE MARS

PARFAITEMENT BIEN.

S. Barrette, A. Graton, U. Labelle, A. Ouimet, A. Papineau, P. Roy, J. Filion, A. Langlois, A. Emery, S. Cloutier, A. Desroches, Z. Filion, E. Labelle, A. Messier, L. Tremblay, S. Vermette, E. Verret, U. Beauchamp, A. Boucher, A. Desjardins, E. Desroches, E. Grenier, P. Leblanc, J. Manseau, A. Ouimet, A. Sigouin, E. Boucher, H. Denis, A. Joachim, P. Pinard, E. Thérien, N. Bertrand, Z. Binet.

TRÈS BIEN

Z. Alarie, C. Chaumont, A. Chaurest, P. Desrochers, J. Dion, J. Godin, A. Lalande, H. Longpré, O. Lorrain, E. Marchand, J. Morin, J. Richard, A. Tanguay, M. Daunais, E. Dubois, A. Ste-Marie, W. Ste-Marie, Z. Thérien, L. Vermette, D. Chaumont, J. Filiatrault, A. Francoeur, A. Graton, J. Lesage, Z. Potvin, P. E. Rochon, A. Savignac, E. Bernier, J. B. Bertrand, O. Boyer, Z. Dupras, J. Gauthier, F. Laurendeau, E. Longpré, E. Bélair, L. Bélanger, E. Coursol, J. Delamothe, F. Gohier, E. Hébert, J. Kimpton, O. Lalonde, R. Millette, J. Ouimet, S. Ouimet, G. Piché, J. B. Adam, G. Desjardins, Z. Graton, A. Jarry, H. Lonergan, L. Proulx, G. Lonergan, Alb. Caron, Alex. Caron, A. Charlebois, L. Gauthier, Am. Jasmin, Aq. Jasmin, W. Landry, A. Legault, P. Paiement, A. Desjardins, Ger. Lonergan, A. Pinard, J. Poirier.

PRESQUE TRÈS BIEN.

A. Archambault, E. Beauchamp, H. Bernard, L. Boileau, A. Brosseau, Jules Delamothe, S. Fauteux, N.

Fauteux, N. Julien, E. Lapointe, J. Migneault, A. Sarrisol, J. B. Brisson, M. Brunet, E. Corbeil, J. M. Filiatrault, L. Freeman, Ant. Gauthier, P. Pagé, L. Samosette, A. Boileau, E. Deslauriers, E. Dépocas, D. Legault, L. Legault, E. Lauzon, E. Carrières, E. Coursol, N. Desjardins, L. Desroches, L. Groulx, R. Lauzon, J. Lavigne, A. Leclair, J. M. Leclair, E. Boileau, A. Bouvrette, A. Chamberland, J. Desjardins, L. Desjardins, A. Jasmin, J. Lonergan, U. Bastien, A. Clavel, O. Desjardins, R. Hurtubise, G. Manseau, Ach. Pinard, A. Poupard, J. Théoret, S. Vallée, A. Vallière, C. Coursol, J. Gaudet, V. Gauthier, G. Longpré, C. Martin, U. Masse, J. Racine, L. Blondin, D. Lapierre, R. Dubois, A. Bastien, H. Coursol, J. Deschambault.

PREMIERS DE SEMAINE

Morale.—1ers B. Gaudet, A. Julien, A. Savignac ; 2e J. Dion ; 3e H. Longpré ; 4e U. Labelle.

Géométrie.—1er P. Desrochers ; 2es E. Beauchamp, C. E. Marchand, A. Savignac ; 3e J. Godin.

Physique.—1er E. Beauchamp ; 2e C. E. Marchand ; 3es A. Savignac, J. Godin ; 4es A. Ouimet, J. Mignault, P. Desrochers.

RHÉTORIQUE.

Composition française.—1er J. St Jacques ; 2e E. Corbeil ; 3e T. Morin ; 4e L. Vermette.

Version grecque.—1er E. Dubois ; 2e M. Brunet ; 3e C. Lafortune ; 4e J. Desjardins.

Version latine.—1er T. Morin ; 2e C. Lafortune ; 3e W. Ste-Marie ; 4e E. Dubois.

Histoire du Canada.—1ers L. Vermette, T. Morin ; 2es Z. Thérien, W. Ste-Marie, J. St-Jacques ; 3e J. Desjardins.

SECONDE.

Composition française.—1er Z. Potvin ; 2e A. Demers ; 3e T. Legault ; 4e P. E. Rochon.

Version française.—1ers D. Filiatrault et A. Langlois ; 2e Z. Potvin ; 3e A. Boileau ; 4e P. E. Rochon.

Version latine.—1ers A. Langlois, Z. Potvin ; 2e J. Filion ; 3e P. E. Rochon ; 4es C. Breton et A. Graton.

Histoire moderne.—1er E. Hébert ; 2e Savignac ; 3e A. Langlois ; 4e C. Breton.

TROISIÈME.

Rédaction française.—1er L. Groulx ; 2es S. Laferrière et J. Lavigueur ; 3e A. Emery ; 4e F. Laurendeau.

Mémoire.—1er L. Groulx ; 2e G. Rochon ; 3e A. Leclair ; 4e S. Laferrière.

Version grecque.—1er S. Laferrière ; 2e L. Groulx ; 3e G. Rochon ; 4e R. Lauzon.

Anglais.—1er F. Laurendeau ; 2e S. Laferrière ; 3e L. Groulx ; 4e J. Lavigueur.

QUATRIÈME

Thème latin.—1er Z. Filion ; 2e E. Coursol ; 3e A. Chamberland ; 4e I. Verschelden ; 5es J. Gauthier, E. Bélaïr.

Bon français.—1er E. Bélaïr ; 2e Z. Filion ; 3e I. Verschelden ; 4e A. Chamberland ; 5e L. Cousineau.

Géographie.—1ers A. Chamberland, I. Verschelden ; 2e Z. Filion ; 3es S. Vermette, L. Desjardins ; 4e E. Coursol.

Version latine.—1er L. Desjardins ; 2e J. Gauthier ; 3es E. Bélaïr, L. Cousineau ; 4e L. Bélanger.

CINQUIÈME

Bon français.—1er U. Beauchamp ; 2e A. Sigouin ; 3es J. Manseau, A. Poupard ; 4e A. Jarry.

Mémoire.—1er U. Beauchamp ; 2e A. Sigouin ; 3es A. Clavel, A. Beucher, A. Jarry, E. Grenier.

Version latine.—1ers U. Beauchamp, A. Sigouin ; 2e A. Poupard ; 3e G. Manseau ; 4es E. Grenier, A. Jarry.

Histoire ecclésiastique.—1ers U. Beauchamp, D. Pilon, A. Sigouin ; 2e G. Manseau ; 3e S. Vallée ; 4e E. Grenier.

SIXIÈME (1re DIVISION).

Version latine.—1er L. Verschelden ; 2es H. Denis, G. Mignault ; 3es J. Campeau, E. Boucher ; 4es G. Boissonnault, C. Coursol.

Grammaire française.—1er G. Mignault ; 2es J. Campeau, W. Hurtubise ; 3e L. Verschelden ; 4es H. Denis, G. Longpré.

Géographie.—1er C. Coursol ; 2es L. Verschelden, W. Hurtubise ; 3es E. Boucher, G. Longpré ; 4e G. Boissonnault, A. Joachim.

Histoire sainte.—1ers C. Coursol, W. Hurtubise, H. Lauzon ; 2es J. Campeau, L. Verschelden ; 3e J. Racine ; 4e G. Longpré.

SIXIÈME (2e DIVISION).

Thème latin.—1ers Alb. Caron, D. Lapierre, A. Paiement ; 2e E. Thérien ; 3e R. Dubois ; 4e Am. Jasmin.

Version latine.—1er Aq. Jasmin ; 2es Alb. Caron, E. Thérien ; 3es A. Charlebois, Am. Jasmin, A. Paiement ; 4e J. Carey.

Grammaire française.—1ers Alb. Caron, Ls. Gauthier, Am. Jasmin ; 2e D. Lapierre ; 3e E. Thérien ; 4e A. Paiement.

Géographie.—1er A. Sauriol ; 2e A. Paiement ; 3e L. Gauthier ; 4e Alb. Caron.

COURS PRATIQUE.

Thèmes français.—1er A. Desjardins ; 2e H. St-Dizier ; 3e G. Lonergan ; 4e A. Bastien.

Arithmétique.—1er H. St-Dizier ; 2es A. Bastien, E. Bailey, A. Desjardins ; 3e Z. Binette ; 4e H. Coursol.

Anglais.—1er A. St-Dizier ; 2e E. Bailey ; 3e A. Desjardins ; 4es J. Poirier, G. Lonergan.

Les *Annales Térésiennes* paraissent chaque mois de l'année scolaire par livraisons de 24 ou 32 pages.

Le prix de l'abonnement est d'UN DOLLAR, payable d'avance.

On s'abonne au bureau des *Annales*, Séminaire de Ste-Thérèse.

Le gérant réédite la première année (1880-81) des *Annales Térésiennes*. Ce volume sera, à la fin d'avril prochain, offert en vente pour un dollar.

Vous pouvez vous procurer la collection complète des *Annales Térésiennes* ou des livraisons mensuelles en vous adressant au gérant, séminaire de Ste-Thérèse.

Le prix sera celui de l'abonnement.